

BUENOS AIRES DE PARIS

Gérard Cartier

Extrait du dossier sur les « Poètes argentins de Paris »
publié par la revue en ligne [Terre à ciel](#)
(juillet 2021)

Les poètes sont chez eux partout. À Paris plus qu'ailleurs, peut-être. Depuis la guerre, son éclat s'est quelque peu terni, mais on y rencontre encore nombre d'écrivains étrangers, qui ont choisi d'y vivre sans renoncer pour autant à leur langue maternelle – comme le fit au contraire le tchèque Petr Král, disparu l'an dernier. La revue québécoise *Les écrits* a ainsi pu consacrer un dossier aux poètes italiens de Paris. Ce tropisme est plus vrai encore, peut-être, pour les poètes argentins. Ils entretiennent avec la France une relation ancienne, née avec les recherches formelles de la fin du XIX^e siècle (Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, etc.), faite d'intérêt intellectuel et de passion, dont atteste par exemple le choix de Paris par le poète Hilario Ascasubi, l'un des maîtres de la littérature de gauchos, pour y faire éditer (en 1872) ses œuvres complètes. En témoigne encore, plus tard, les nombreux auteurs français accueillis par Victoria Ocampo dans sa revue *Sur*. Roxana Páez se plaît à rappeler, comme un symbole des relations entre Buenos Aires et Paris, que Julio Cortázar (qui fut longtemps parisien) faisait entrer des personnages par une ville et ressortir par l'autre... L'Argentine, de son côté, a fasciné de nombreux écrivains français, attirés par ce pays neuf et troublés par ses mythes – le tango, les gauchos, l'immensité de la pampa.

Ce dossier sur les poètes argentins de Paris doit tout à la rencontre de **Luisa Futoransky**. J'ai fait sa connaissance non pas à Paris, comme on pourrait le croire, mais au Québec, en 2014, à l'occasion du festival de poésie de Trois-Rivières. Nous a rapproché, outre une sympathie immédiate, une certaine inquiétude de l'Histoire, une commune façon d'y ancrer nos poèmes, à quoi nos racines ne sont bien sûr pas étrangères, juives pour elle. C'est une grande dame, elle a un nom en Argentine ; son œuvre, importante et diverse, y est célébrée. Comment comprendre qu'elle soit si peu connue en France, où elle vit depuis tant d'années ? J'ai traduit d'elle pour la revue *Secousse*, avec son aide, le beau et émouvant « Quartet de Prague », et un texte étrange et cocasse, « La Quarantaine de la Dame », fruit d'une expérience transfigurée de l'hôpital Saint-Louis de Paris. J'espère que les quelques poèmes ici rassemblés donneront envie à un traducteur d'en proposer un plus large choix et à un éditeur de les faire connaître.

(...)

LUISA FUTORANSKY

ORIGEN DEL POEMA

con frecuencia sueño con llaves
por ejemplo; hoy, una silvia. me devolvía llaves, de quién, de dónde
cerca de un pozo
por ejemplo; ayer mamá me daba las llaves de casa, la casa de nuestra
juventud
de la suya y de la mía
en el sueño reflexioné – qué viva mamá, me las da ahora que allí no
vive nadie
en la vida diaria tengo muchas muchas llaves de casas que no existen
y las cuelgo de una pared escondida por una biblioteca y solo yo,
no siempre veo
otros se las cuelgan del cuello para que los reciban las huríes
otros las conservan en un cofre para volver a Granada o a Toledo
yo para abrir nada
extraordinaria nada donde nace el vaho más caliente del poema

ORIGINE DU POÈME

rêve fréquent avec des clefs
par exemple ; aujourd'hui, une silvia. me rendait des clefs, de qui, de
quoi
près d'un puits
par exemple ; hier maman me donnait les clefs de la maison, la maison
de notre jeunesse
de la sienne et de la mienne
dans le rêve j'ai pensé – bravo maman, elle me les donne alors que n'y
vit plus personne
dans ma vie quotidienne, j'ai beaucoup de clefs de maisons qui
n'existent pas, je les accroche à un mur caché par une bibliothèque et
seule, les vois quand je veux
d'autres les pendent à leur cou pour être reçus chez les houris
d'autres les gardent dans un coffre pour revenir à Grenade ou Tolède
moi pour rien ouvrir
un rien extraordinaire dont naît plus ardente la vapeur du poème

Extrait de *Marchar de día* (Ed. Leviatán, Buenos Aires, 2017)

* * *

LONDRES, A PRIMERA VISTA

Londres me sedujo
y no opuse resistencia

del aeropuerto a la cama
de un cazador de ballenas

Londres lloviendo
como debe ser

LONDRES, AU PREMIER REGARD

Londres me séduisit
je ne fis pas résistance

de l'aéroport au lit
d'un chasseur de baleines

Londres sous la pluie
comme il se doit

Extrait de *El diván de la puerta dorada* (Torremozas, Madrid 1984)

UN MAQUINISTA LLAMADO ROCÍO

I

fui
the only passenger en un carguero de línea que distinguía sus barcos
con nombres de frutas del desierto
me enredé con un jefe de máquinas cuyo apellido era rocío
en aquellos años
el problema con detenerse en la isla de san brandán
residía en que en el lomo de las ballenas no se podía ni sembrar
ni por ende cosechar flores ni frutas de jardín

ahora se puede?

UN MACHINISTE NOMMÉ ROSÉE VITAL

I

Je fus
the only passenger d'un cargo d'une ligne aux bateaux désignés par le
nom de fruits du désert
me suis maquée avec un chef des machines appelé rosée vital
dans ces années-là
le problème de l'arrêt sur l'île de saint brendan
c'est qu'on ne pouvait semer sur le dos des baleines
et donc récolter fleurs et fruits des jardins

à présent le peut-on ?

II

[En el océano] hay una isla llamada Perdida, muy superior a las demás tierras por la amenidad y fertilidad de todas sus cosas, desconocida para los hombres, que hallada por alguna casualidad, no se ha podido descubrir después de hallada, por lo que se la llama Perdida. Y se cuenta que vino a ella brandán. En *De imagine mundi*, Honorato de Autun, 1130.

II

[Sur l'océan] est une île appelée Perdue, très supérieure aux autres terres par l'agrément et la fécondité de toutes choses, inconnue des hommes, que découverte par quelque hasard on n'a pu retrouver après sa découverte, raison pour quoi on l'appelle Perdue. Et l'on raconte qu'y est venu brandan. In *De imagine mundi*, Honoré d'Autun, 1130.

Extrait de *Marchar de día* (Ed. Leviatán, Buenos Aires, 2017)

CON FRECUENCIA

con frecuencia pienso en las muescas de los campos
(de exterminio)
los débiles palotes
hechos con la última sangre de las uñas
casi en el cielorraso
ante la boca
falsa
de la ducha
los calendarios de desdicha
borrando días con clavitos
en las cárceles
las rayitas que vamos dejando en los muros
con nuestras vidas
y espejean en algún calendario
de cierto firmamento

pintura, aunque sea de brocha gorda

SOUVENT

Souvent je pense aux traits gravés dans les camps
(d'extermination)
aux légers bâtons
faits du dernier sang des ongles
presque jusqu'au plafond
sous la bouche
factice
de la douche
aux calendriers du malheur
les jours rayés avec un clou
dans les prisons
aux stries que laissent sur les murs
nos vies
qui miroitent dans quelque calendrier
d'un certain firmament

peinture, même à la grosse brosse

dolorida y silenciosa

bien rupestre

a mis lectores

douloureuse et silencieuse

éminemment rupestre

à mes lecteurs

Extrait de *Pintura rupestre* (Ed. Leviatán, Buenos Aires, 2014)

ARTE POÉTICA

Mezclar sin que se formen grumos
suave, con paciencia
pero con uno que otro golpe energético
indispensable
para llegar a puerto
y por milagro
despertar – otra vez –
hoy sin ayer
Tener en cuenta
que cortada la nata ahuyenta
agriando el todo
sin remedio

El poema
primer hervor
flor de sal
velo más tenue de rocío
y fulgor último de un arcoíris
a punto de desfallecer

entre los pliegue de milhojas
anida miel

a

ART POÉTIQUE

Mélanger sans faire de grumeaux
lisser, patiemment
mais avec parfois un geste énergique
indispensable
pour arriver à bon port
et par miracle
se réveiller – une fois encore –
délesté du passé
Ne pas oublier
que la crème caillée rebute
aigrissant le tout
sans remède

Le poème
première ébullition
fleur de sel
voile très fin de rosée
et dernière lueur d'un arc-en-ciel
sur le point de défaillir

entre les plis du millefeuille
niche le miel

anida espanto
y machacona la cadencia
remota del danzón

niche l'épouvante
et lointaine la cadence
obstinée du *danzón*

Extrait de *Marchar de día* (Ed. Leviatán, Buenos Aires, 2017)

DELTA

1

vengo de un río donde las aguas bajan turbias
y parecería que ni se movieran
es un légamo infestado de tarariras, lampalaguas
caimanes de ojos dorados
y en las orillas
pecio

por la fuerza
los amores se deshacen en esa agua barrosa
pútrida
se los traga la corriente
los brazos del río cuando llegan al delta
para respirar gimen, sollozan
se atragantan con los muertos

sin calificativos
sin aspavientos
el agua no es sensata ni insensata
el cariño y los detritus corren idéntica fortuna
se atorán y consumen en los ríos
los mismos gusanos corrompen las plantas, los animales y la gente

nada está hecho para durar, para quedarse, ni siquiera el mundo

DELTA

1

Je viens d'un fleuve dont les eaux glissent troubles
il semble qu'elles ne couleront plus
c'est une boue infestée de poissons-tigre, boas
caïmans aux yeux d'or
et sur les rives
épaves

inévitable
que les amours se défassent dans cette eau boueuse
putride
les avale le courant
les bras du fleuve atteignant le delta
gémissent, sanglotent
étouffant de tous ces morts

sans épithètes
sans simagrées
l'eau n'est sensée ni insensée
affections et détritrus courent au même sort
ils s'engorgent et se consomment dans les fleuves
la même vermine corrompt les plantes, les animaux et les gens

rien n'est fait pour durer, pas même le monde

no te apures
vos tranquila

2

los camalotes aprovechan
la volada
se hicieron con el horizonte

desconfíen del celeste
y más del blanco
que para nada
es inocente

3

en manos de monet
los camalotes se disfrazan
primero de nenúfares
y de ninfeas después

detrás del relumbrón
él y yo sabemos
que la procesión va
y riela
muy por dentro

ne t'inquiète pas
tout va bien

2

les jacinthes d'eau
en profitent
pour s'emparer de l'horizon

méfie-toi de l'azur
et plus encore du blanc
qui n'est en rien
innocent

3

sous les mains de monet
les jacinthes d'eau se déguisent
d'abord en nénuphars
ensuite en nymphéas

sous l'éclat chatoyant
lui et moi nous savons
qu'une douleur se cache
et miroite
tout au fond

Extrait de *Marchar de día* (Ed. Leviatán, Buenos Aires, 2017)

Poèmes traduits par Gérard Cartier avec la complicité de l'autrice.

Luisa Futoransky vit à Paris depuis 1981. A été journaliste. Autrice d'une vingtaine de recueils de poésie, de cinq romans et de nombreux ouvrages de non-fiction, elle a été traduite dans plusieurs langues. Son travail a été récompensé en France, en Espagne et en Argentine. Elle a reçu en France le titre de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, a été Regent's Lecturer à Berkeley, membre du jury du prix ibéro-américain Pablo Neruda et a reçu une bourse Guggenheim. On peut lire en français, en poésie : *Partir, te dis-je*, trad. Fr. Campo (Actes Sud, 1984), *Les orties de Saorge*, trad. N. Roffé (La Grenouillère, Québec, 2014), et dans la revue *Secousse* (n°16 et 22) ; en prose : *Chinois, chinoiseries*, roman, trad. A. Morvan (Actes Sud, 1983), *Lunes de miel*, essai, trad. L. Soler (Belfond, 1995 et 2002), *Julia*, roman, trad. J.-M. Saint-Lu (éd. de L'Aude, 1989), *Cheveux, toisons et autres poils*, trad. Jean Marie Saint-Lu (Presses de la Renaissance, 1991), *Lunes de miel*, essai, trad. L. Soler (Belfond, 1995 et 2002).